

LIRE ET RELIRE

« Insularités » d'Ahcène Nadir Yacine

Une Algérie par fragments

Par Paul Euzière

Il y a plus de vingt-cinq siècles qu'Alger fut créée comme comptoir phénicien en pays amazigh sous le nom d'Ikosim -« l'île aux mouettes » ou « l'île aux hiboux »- dont la forme romanisée devint Icosium. Romains, Vandales, Byzantins s'y succédèrent jusqu'à ce que l'émir berbère Bologhine ibn Ziri établisse, au X^e siècle, les fondations de la ville d'aujourd'hui sous le nom d'el Djazaïr : « les îles ».

Pourquoi « l'île ou les îles » ?

Archéologues, historiens et linguistes avancent diverses hypothèses qui, pour la plupart et quelle que soit la raison ou la langue considérée, phénicien, tamazight et arabe, retiennent cette idée d'insularité.

INSULARITÉS

Le dictionnaire de l'Académie française définit l'insularité comme la « configuration d'un territoire constitué d'une ou de plusieurs îles » et « l'ensemble de caractères propres à un tel territoire, à sa population ».

L'insularité est donc « le caractère social, économique, culturel propre à une île » ; mais aussi au figuré le « caractère de ce qui tend à s'isoler ».

Sans doute, cette dernière définition est celle qui explique le titre -« Insularités »⁽¹⁾- du premier roman d'Ahcène Nadir Yacine qui est architecte et également animateur d'ateliers d'écriture à Sciences-Po Menton.

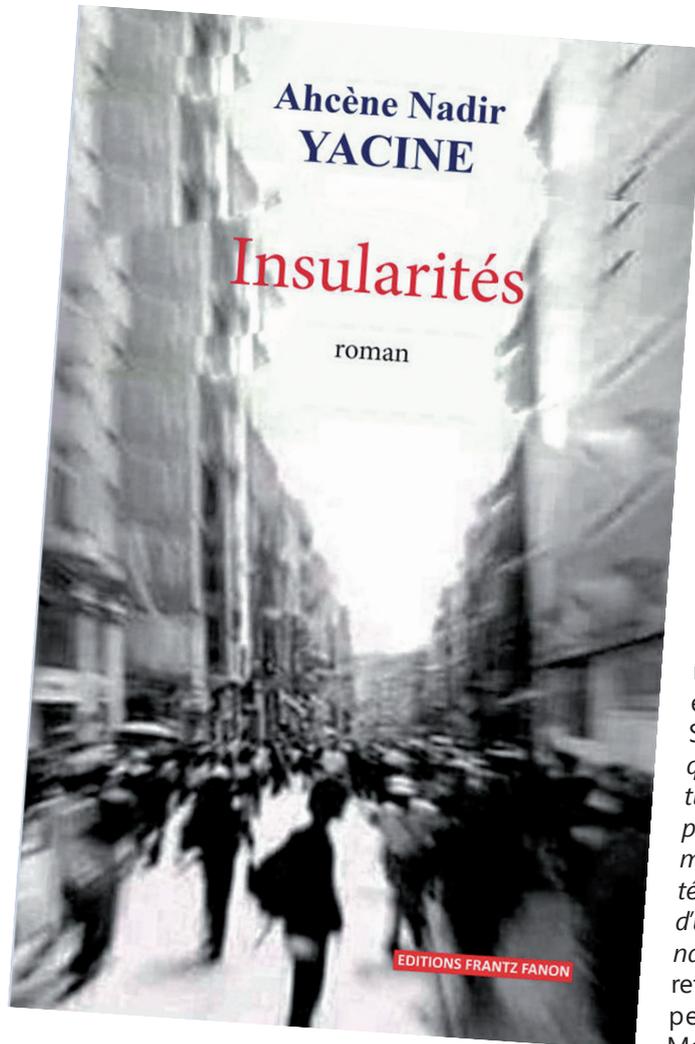
Quel lien entre l'insularité ou, plutôt ici les insularités -au pluriel- et un roman en temporalités sur le présent, le passé et l'avenir immédiat, « un outre-présent » ou « un outre-possible », de sept personnages qui ne se connaissent pas ; mais partagent finalement le même quotidien désenchanté ?

Tous sont devenus des exilés, soit physiquement par leur départ à l'étranger, soit moralement des exilés de l'intérieur tant la vie de ce pays qu'ils n'ont pas quitté est devenue isolement, incompréhension, décalages de plus en plus abyssaux avec tous les autres.

Mourad, Khaled, Riad, Réda, Kenza, Salah et Moussa sont étrangers à eux-mêmes, et même étrangers au monde qui les entoure et qu'ils n'arrivent plus à supporter : des « éternels étrangers » qui habitent l'errance.

Ce malaise existentiel avec lequel il doit vivre ou survivre est celui de toute une génération qui s'est magnifiquement illustrée dans le puissant mouvement du « Hirak ».

Semaine après semaine, on a vu descendre dans la rue pacifiquement et sans la moindre casse, des millions d'Algériennes et d'Algériens pour refuser un nouveau mandat au président sortant -Aziz Bouteflika- et pour exiger le droit à la parole et plus encore aux décisions, c'est-à-dire la fin du verrouillage des succédanés du Parti-Etat qui ont dirigé le pays depuis l'Indépendance en 1962.



Ce mouvement inédit a aussi été celui des jeunes qui refusent le choix inacceptable entre se taire et partir et qui ont prouvé par leur engagement massif une conscience citoyenne insoupçonnée.

Le Hirak s'est télescopé avec la pandémie du Covid 19. Ce qui a permis au pouvoir algérien de survivre. Mais les graines ont été semées et quel que soit l'abandon ou la résignation, ce ne sont que des réactions momentanées.

L'expérience vécue par des millions d'Algériens demeure présente dans les mémoires.

Par sa puissance et sa durée, elle est unique dans les annales des pays arabes. Le Hirak est l'autre grande originalité de l'Algérie qui s'ajoute à la Décennie noire qui a vu pendant des années, dans l'indifférence quand ce n'était pas de la complicité de certains gouvernements étrangers avec les assassins, la société algérienne résister de mille façons différentes à la terreur islamiste et finalement la mettre en échec.

RUPTURES

Deux longs et forts moments de ruptures, structurants de l'Histoire de l'Algérie indépendante qui marquent collectivement et individuellement aujourd'hui les Algériens de tous âges et de tous horizons. Une autre insularité.

Les protagonistes d'A. Nadir Yacine sont issus de cet univers.

Mourad travaille sur un chantier ; Khaled est un militaire : un général ; Riad est un

exilé de l'intérieur : ses parents « avaient quitté un village fier, austère, précaire, perché sur le dos d'une montagne rabougrie. Un village où le feu cingle l'air » pour la capitale, pour un « F beaucoup », un de ces appartements pour familles nombreuses dans une des cités d'Alger ; Réda décide de partager le sort d'« Harraga » des candidats à une traversée à très hauts risques de la Méditerranée ; Kenza aux sœurs et frères innombrables vit, elle, désormais à Paris ; Salah, « fils de paysans qui n'avaient pour destin que la fin du jour et pour frontières que la mer et les contrées à portée d'un plein de mazout d'un autocar quinquagénaire », revient au pays et retrouve un aéroport ou personne ne l'attend ; Moussa fait des crêpes à Paris...

Tout un kaléidoscope de personnages et de situations très différentes.

Ils ne se connaissent pas. Ils sont des fragments d'un univers éclaté dominé par un mal-vivre qui leur colle à la peau où qu'ils soient.

« Ô Marin, que Dieu te guide
Fais-moi fuir dans la cale.
Je quitte l'Algérie
Roma wala ntouma
Ô Consul, que Dieu te guide
Je ne te demande qu'un papier,
Un visa pour sortir de l'Afrique
Roma wala ntouma »
fredonne Réda avant d'arriver à son

embarcation de misère, reprenant la chanson d'un supporter du club de foot USM d'Alger.

Roma wala ntouma : « Rome plutôt que vous ! »

Ils ne cherchent ni la fortune ni « les prestations sociales » ailleurs, ils fuient l'exil sous toutes ses formes avec, martelé comme un leitmotiv, ces quelques mots symptomatiques : « Je marche ! L'être ivre ! Le soleil haut ! La mort est plus douce que l'exil ».

Car s'il peut être renaissance, l'exil est d'abord une mort.

Ahcène Nadir Yacine parle de vécus et de femmes et d'hommes qui n'ont rien de stéréotypé ni de convenu. Au contraire, chacun, dans sa quête d'une île, d'un inatteignable eldorado, est différent, dense et fragile, l'une des innombrables facettes d'un pays toujours proche et toujours lointain.

« Insularités » nous plonge sans fioritures mais toujours avec empathie dans son difficile quotidien existentiel.

Ce roman, incontestablement algérien mais aussi profondément méditerranéen, qui est plus qu'un roman, aurait-il dû être écrit en arabe ou en tamazight plutôt qu'en français ?

Quand on lui pose la question, A. Nadir Yacine sourit et répond en citant l'immense écrivain et « porteur d'orages » Kateb Yacine : « Le français est notre butin de guerre ».

Un butin de guerre que d'Alger à Yaoundé, en passant par Rabat ou Dakar, de jeunes écrivains -A. Nadir Yacine en fait partie- font vivre avec talent.

⁽¹⁾ « Insularités » d'Ahcène Nadir Yacine, Ed. Frantz Fanon. 15 euros.



Hirak en Algérie (2019-2021), la jeunesse et les femmes sont en première ligne.